

MIRAGES D'ELDORADO :
LES ILLUSIONS PERDUES DE WOOLNER, WHISTLER ET WILDE

Si l'immense majorité des sept millions d'émigrants qui quittèrent les Iles Britanniques au cours de la seconde moitié du dix-neuvième siècle en étaient chassés par la misère, tel n'était pas le cas des trois artistes si différents dont j'ai choisi de retracer brièvement aujourd'hui les exils plus ou moins volontaires. Les expatriations de Thomas Woolner en Australie et de James Abbott McNeill Whistler à Paris ne devaient être que de fructueuses parenthèses, débouchant sur une seconde carrière, enfin libérée des contingences matérielles, pour le sculpteur, sur des débuts d'autant plus prometteurs qu'ils auraient été préparés par la meilleure formation artistique au monde, pour le peintre. D'un bannissement moral vécu comme définitif, Oscar Wilde attendait lui aussi une inspiration nouvelle que la liberté de corps et d'esprit, assortie de la paix de l'âme qu'il espérait enfin pouvoir goûter sur la côte normande, sauraient seules lui apporter. Leurs mirages d'Eldorado ne devaient malheureusement guère tarder à se dissiper, leur laissant l'arrière-goût amer des illusions perdues.

Woolner, ou la fortune illusoire

Lorsqu'en 1852 le sculpteur Thomas Woolner, membre de la Confrérie Préraphaélite, prit la grave décision d'abandonner son atelier de Londres pour chercher fortune aux antipodes, sa réputation était, à vingt-sept ans, déjà bien établie, et sa situation financière tout sauf désespérée. Il était simplement las de voir son inspiration bridée par des commandes tantôt honorifiques, comme ce médaillon de Wordsworth destiné à l'église de Grasmere qui avait mobilisé une grande partie de son énergie l'année précédente, [1] tantôt purement alimentaires comme cette médaille intitulée 'England rewards Agriculture', qu'il venait d'exposer à la Royal Academy. [2] Le rejet par le jury du 'Wordsworth Monument' du projet qu'il leur avait soumis fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Convaincu par la lecture de divers articles que la richesse des champs aurifères nouvellement découverts en Australie était telle qu'il lui suffirait de quelques mois de travail pour amasser une fortune capable de l'affranchir sa vie durant des contraintes des commandes publiques ou privées, « tired of what then seemed to [him] the monotony of civilization, and pricked by the spirit of adventure », [3] il s'embarqua le 24 juillet 1852 à Plymouth sur le 'Windsor', en compagnie de quelques amis artistes.

Il n'est pas une reproduction de 'The Last of England' de Ford Madox Brown qui ne soit assortie de l'affirmation selon laquelle cette toile lui aurait été inspirée par l'émigration de Woolner. Quoi de commun pourtant entre le départ triomphal du jeune aventurier sans attaches, certain d'un prompt retour, et le

déchirement du déracinement définitif subi par le couple du tableau ? Dans son enthousiasme, Woolner trouva la longue traversée « delightful », notant dans son journal après dix semaines de mer que les marins eux-même « [said] they never knew anything like it during their experience ». [4] Sa première impression en arrivant à Melbourne fut d'une rassurante familiarité avec la capitale : ses hôtes « [were] delightful people and live[d] exactly like rich people in England », et en ville, « one [could] scarcely tell without looking closely he [was] not in England. » Seuls les membres des classes inférieures, qu'il s'apprêtait à côtoyer sur les gisements, lui semblaient d'une inquiétante altérité, avec leurs barbes hirsutes, leurs armes à feu, et leurs tenues évoquant celles des « red French Republicans », tout comme leur « loose air and swagger ». [5]

Lors de ses premiers bivouacs sur la route des Ovens Diggings, une dizaine de jours plus tard, c'est avec un émerveillement quasi-enfantin qu'il notait : « How new and wild the sensation is of bathing in the moist air at sunrise [...]; then the cheerful move forward. However well one feels before this adds to his pleasure tenfold : [...] the new sights opening before us all together give a feeling that town-dwelling people cannot suppose. » [6] Une semaine plus tard, ayant attrapé un refroidissement, il commençait déjà à déchanter, se plaignant tant des prix pratiqués par la taverne de Honeysuckle Creek, « 1/6 for a glass of bad ale, 3/6 lb. for common cheese », que de la qualité de la nourriture, « no vegetables or fruit of any kind, not even bread, only bad rice peppered with flies and hard biscuit permeated with road-dust », tant de l'atmosphère « chokingly dusty » que des mouches, ces « pernicious wretches [which] torment the day from dawn to sundown and make it essential to wear a veil, [...] rendering the senses smothered with closeness ». Mais le pire de tout, c'était encore qu'il croisait « many people returning from the Ovens who nearly all give ill news ». [7] Après encore six jours de marche, le doute s'était si bien insinué dans son esprit qu'il tirait déjà un bilan négatif d'une expérience à peine entamée, se demandant si la concession « [was] worth leaving civilization for and coming 16,000 miles for, and enduring every kind of annoyance for, and, in short, if it [was] a good speculation [they had] made. » [8]

Enfin à pied d'oeuvre, il ne tarda pas à découvrir que « digging [would] be anything but dreaming on a couch of down ». Tout sculpteur qu'il était, il décrivit son initiation à la prospection comme « the hardest day's mere labor [he had] ever [done]. » [9] Après à peine deux semaines d'efforts, au cours desquelles il avait « moved tons of rocks » [10] et abandonné plusieurs excavations « of no worth, [yielding] only two or three specks in a dishful », [11] son découragement était tel qu'il songeait déjà au retour : « My anticipations are considerably moderated since I began digging, now I see no very sparkling fortune in the future : soon as ever I get a little, enough to give me a start in London, I am off to a certainty », confiait-il à son journal. [12] Les rêves de fortune avaient éclaté comme bulles de savon et la grande aventure prenait des allures d'auto-condamnation à des travaux forcés si inhumains et si stériles que les bagnards volontaires en venaient à s'entre-tuer pour leurs maigres trouvailles. [13] Après qu'un quatrième meurtre ait été perpétré à moins de trois cents mètres de leur tente, [14] Woolner et ses amis préférèrent quitter les lieux pour une autre concession au nom encore plus sinistre : 'Hell's Hole', sur la Devil's River ! Trois jours après qu'il ait confié à son journal que parfois « the thought [came] in [him] like a death-chill that [he should] never see England again », [15] il assista, impuissant, à la noyade d'un de ses compagnons dans la Broken River.

Précédée d'une telle accumulation de mauvais présages, cette seconde tentative ne tarda pas à avorter : un autre membre de l'expédition ayant déclaré forfait, Woolner ne fut que trop heureux de rentrer à Melbourne avec lui, et de goûter à nouveau ne serait-ce que « the large comfort to be able to write on a table », [16] plaisir en partie gâté par l'arrière pensée que « [such] a delightful rest [...] among the most refined of human beings [...] rather unfit[ted him] for common labour and ma[de him] half yearn to go to [his] Art again. » [17] Tout enthousiasme l'ayant quitté, Fryer's Creek, troisième site de ses infructueux exploits, lui parut « desolate », « what one might suppose the earth would appear after the day of judgement has emptied all the graves ». [18] Affligé de blessures aux mains, il s'acharna encore quelques mois, quoique convaincu que le pays « never [would] agree with [him] and half suspect[ing] this gold-digging life [would] finish [him] off before [he could] make a fortune at it. » [19] N'ayant extrait de Dead Man's Hill que quelques maigres onces de minerai, le doute se remit bientôt à le tarauder : « We have been doing very badly of late, » écrivit-il en mars 1853, « and if it keep much longer thus I fear my gold-digging days must come to a conclusion ; we do not nearly earn our food. [...] I begin to have grim, heavy doubts if I did well in leaving England. » [20]

A la mi-mai, sa décision était prise : après un quatrième échec sur le site de Bendigo, il revendit son matériel et fit sans regrets ses adieux aux « gold-fields generally », concluant : « We have given them a trial sufficiently long I think, and if I do not succeed better in my next effort I do not think it likely the gold-fields will tempt me again as a digger : my fortune is not to be this way. » [21] Après plus d'un an d'interruption, l'entrée suivante de son journal le trouvait « in Sydney modelling likenesses of its inhabitants », « hav[ing] on the whole enjoyed [his] last twelve months more than any other during [his] life », « hop[ing] within a month to be in Melbourne, thence to start for London. » [22] Dans une lettre adressée à son père l'été précédent, il avait établi le bilan financier de son aventure : « Tell Henry to give up the notion of gold-digging at once, henceforth and forever, for in this Colony it is [...] the poorest occupation going. [...] I lost a little over 30 pounds by my gold digging in actual outlay, in time and chances of making money I cannot calculate. » [23] Dans un post-scriptum ajouté un an jour pour jour après son départ d'Angleterre, il en tirait la morale, chèrement payée : « The chief lesson I have learned is, that it is best to work at that business you have learned. » [24]

Whistler, ou la bohème illusoire

C'est précisément une formation professionnelle de haut niveau que Whistler attendait de son exil parisien, qui débuta moins d'un an et demi après le retour à Londres de Woolner. Là ne s'arrêtait pas la différence entre leurs situations et leurs objectifs respectifs : tandis que le sculpteur était parti chercher fortune en Australie, c'était une pauvreté pittoresque dont l'apprenti-peintre souhaitait faire l'expérience dans notre capitale, convaincu qu'il était par la lecture d'Henri Murger que « la Bohème n'existe et ne peut exister qu'à Paris », [25] et que le génie artistique ne saurait se développer que sur son terreau fertile. Plus que les presque dix ans qui les séparaient tant par la naissance que par l'âge auquel ils se lançaient dans la

grande aventure de leur vie, c'étaient leurs expériences antérieures qui les distinguaient le plus nettement : à l'enracinement profond de Woolner dans sa mère patrie répondaient les tribulations cosmopolites d'un enfant de Lowell (Massachusetts), qui avait déjà passé plus de la moitié de sa jeune vie hors des Etats-Unis : après cinq années à Saint-Pétersbourg, où son père, le Major Whistler, ingénieur des chemins de fer, avait entraîné toute sa famille, il avait poursuivi ses études à Bristol, puis à Londres, avant d'entrer à West Point, où il montra si peu de dispositions pour la carrière des armes et tant de dons pour le dessin qu'il en ressortit bientôt avec pour seule prébende un poste de cartographe au sein des Geodetic and Coast Survey Offices de Washington. Malgré les loisirs qu'il lui laissait, lui permettant de mener dans la capitale une vie sociale passablement agitée, il ne tarda pas à se lasser de ces tâches de simple exécution, où son génie trouvait encore moins à s'exprimer que celui de Woolner sur ses médaillons.

Nanti d'une confortable allocation annuelle de 350 dollars, soit deux mille francs de l'époque, il quitta sans regret une Amérique qui lui était presque étrangère pour sa patrie d'adoption, l'Europe, qui s'étendait à ses yeux indifféremment de part et d'autre d'un chenal qu'il n'allait cesser de traverser et de retraverser sa vie durant. Lorsque le 2 novembre 1855 il descendit d'un compartiment de première classe en gare de Boulogne (comme on appelait alors la gare du Nord), Paris connaissait encore l'animation que lui avait apportée depuis la mi-mai sa première Exposition Universelle : avec ses cinq mille oeuvres d'art venues de 28 pays différents, elle constituait pour un artiste en devenir une exceptionnelle source de découvertes et d'inspiration. Whistler y admira surtout la manière réaliste de Gustave Courbet, qui exerça une influence plus déterminante sur ses premiers croquis parisiens que les canons idéaux de Charles-Gabriel Gleyre, dans l'atelier de qui il s'inscrivit bientôt, attiré tant par sa réputation que par la gratuité de son enseignement. Il y rejoignit surtout ces membres du *Paris gang* qui devaient, bien des années plus tard, revivre sous les traits des personnages de *Trilby* : Edward Poynter, Thomas Armstrong, Val Prinsep, Thomas Lamont et George Du Maurier lui-même. Tous étaient attirés au Quartier Latin par sa réputation de phare universel des beaux-arts, que résumaient non sans emphase quelques lignes du numéro de *The Athenaeum* en vente à Londres la semaine où Whistler s'embarquait pour Paris :

No large city equals the French capital in [artistic] resources [...]; art in some shape or other appears on all sides : it forms the principal occupation of a very large portion of the inhabitants, and a prominent source of pleasure to the remainder ; the whole city is, in fact, one immense studio filled with busy and idle pupils - those that produce, and those who admire, - but all are pupils, all are progressing in the knowledge of form and colour. [26]

Whistler, qui tenait le labeur pour un vice, [27] ne craignait alors point de paraître compter au nombre des seconds, et, délaissant l'atelier de Gleyre autant que des compatriotes trop portés sur les exercices sportifs et la cuisine anglaise pour lui plaire, [28] il se mit à fréquenter presque exclusivement la fine fleur de la bohème artistique parisienne, y nouant de solides amitiés avec Ernest Delannoy, Henri Fantin-Latour et Alphonse Legros. Accueilli comme un frère au sein de cette 'Société des Trois', il s'attacha à mener aussi authentiquement que le lui permettaient ses solides arrières financiers la vie cahotique et

misérable des héros de Murger : dilapidant en quelques jours, avec une infinie générosité, les subsides qui lui parvenaient d'outre-Atlantique, il se faisait ensuite un plaisir de mettre en gage ses meubles, et jusqu'à son manteau, de changer régulièrement de galetas, de l'hôtel Corneille, place de l'Odéon, recommandé quinze ans plus tôt par Thackeray dans son *Paris Sketch Book* [29] à la pension de Madame Lalouette, rue Dauphine, et de prendre ses repas au Café Fucoteau, rue de la Harpe, où, selon un article de *Galaxy*, plus de 800 étudiants dînaient chaque jour entre quatre et six heures, ne dépensant pas plus de 16 à 18 sous par repas, [30] prix que le guide Bogue jugeait franchement « alarming ». [31] Le tableau n'aurait pas été complet sans quelques grisettes : après être resté en ménage près de deux ans avec une petite modiste au caractère ombrageux surnommée 'Fumette', qui déchira un soir, dans un accès de colère, plusieurs de ses dessins, il la remplaça par une certaine 'Finette', créole de moeurs légères qui dansait le cancan au Bal Bullier.

Tandis que la déception de Woolner avait suivi de peu son arrivée en Australie, il fallut à Whistler près de quatre ans pour se lasser de cette exaltante vie parisienne : il en savoura chaque instant jusqu'au printemps de 1859, lorsque, estimant ses années d'apprentissage révolues, il aspira à voir reconnue sa condition d'artiste à part entière : encouragé par le succès de ses '12 Eaux-Fortes d'après nature', rapportées pour la plupart d'un voyage à pied à travers la Lorraine, l'Alsace et la Rhénanie, l'été précédent, il soumit au jury du Salon de 1859 une scène de famille ébauchée lors d'un séjour hivernal à Londres et achevée à Paris de mémoire, 'At The Piano'. Le rejet de sa toile le blessa profondément, et ni la proposition de François Bonvin de l'exposer dans son atelier, ni l'admiration qu'elle suscita chez Courbet, ni la condamnation par Baudelaire d'un Salon « dominé par la médiocrité » ne l'empêchèrent de secouer la poussière de ses sandales, et de partir s'installer à Londres, où 'At the Piano' figura en bonne place à la Royal Academy l'année suivante, recueillit l'approbation de Millais, et fut acheté par le peintre John Phillip.

Même si Whistler devait encore faire de fréquents séjours à Paris, y passant surtout, de 1892 à 1896, « a well-earned holiday » dans un pavillon avec jardin fréquenté par Sargent, Beardsley, et le Comte Robert de Montesquiou, le souvenir de sa jeunesse folle semblait lui peser. Lorsqu'il lut en 1894, dans *Harper's Magazine*, le passage de *Trilby* dans lequel George Du Maurier le caricaturait gentiment sous les traits de 'Joe Sibley', « the idle apprentice, the king of Bohemia », [32] son sang ne fit qu'un tour : au lieu de s'attendrir sur ce rappel chaleureux de ce qu'il aurait pu tenir pour ses plus belles années, il exigea des excuses de *Harper's Magazine*, et la suppression du personnage incriminé. Quoique sincèrement convaincu de n'avoir fait qu'évoquer « [their] good old days in Paris », Du Maurier préféra s'exécuter *illico*, peu soucieux de jouer, après John Ruskin, le rôle de l'offenseur dans un procès intenté par Whistler. Quelle mauvaise conscience, quelle déception inavouée rendaient si insupportable à Whistler le rappel de ses frasques passées ? Faute d'un journal, de mémoires, ou de tout autre écrit intime susceptible de nous éclairer sur les mobiles de cette étrange amertume, nous ne saurions le dire. Ses efforts pour tirer un trait sur ses années de bohème devaient en tout cas s'avérer vains. Quelques mois après son décès, son ancien compagnon d'exil artistique, Edward Poynter, évoquant sa mémoire au banquet de 1904 de la Royal Academy qu'il présidait, le décrivit une fois de plus comme un dilettante insouciant : « I knew him well when

he was a student in Paris », assura-t-il, avant d'ajouter ironiquement « that is, if he could be called a student, who, to my knowledge, during the two or three years when I was associated with him, devoted hardly as many weeks to study. » [33]

Wilde, ou la rédemption illusoire

Autant les expatriations de Woolner et de Whistler étaient entièrement volontaires, autant l'exil d'Oscar Wilde sur le continent lui était en grande partie imposé par son statut de *persona non grata* en Grande Bretagne, même une fois purgées ses deux années de détention assortie de travaux forcés dans la 'geôle de Reading'. La campagne de presse ignominieuse qui avait accompagné ses deux procès successifs en 1895, l'ire farouche de la famille de son épouse, ainsi que celle du Marquis de Queensberry, père de Lord Alfred Douglas, qui le poursuivaient, lui interdisaient de jouir outre-Manche d'une liberté qui ne lui eût de toutes façons pas semblé tout à fait complète. Contraint de rompre toutes les amarres, et de perdre jusqu'à son identité, il choisit de s'installer sur la côte normande sous le nom de Sebastian (ou Sébastien) Melmoth, héros du roman publié en 1820 par son grand-oncle Charles Robert Maturin, *Melmoth the Wanderer*. [34]

Au-delà de l'éblouissement bien naturel du prisonnier au sortir de son cachot, Wilde vécut son passage de la mer du Nord comme un baptême lui ouvrant une vie nouvelle, et la lumière et la chaleur du soleil printanier qui inondait la côte française lui semblèrent purificatrices. Quatre jours après sa libération, il se décrivait à Mrs Bernard Beere, une amie actrice, comme « dazed with the wonder of the wonderful word [...] as if [he] had been raised from the dead. » [35] La semaine suivante, se laissant emporter par un élan mystique bien irlandais, il confiait, non sans malice, à son ami Robert Ross qu'il avait toujours rêvé de se faire pèlerin, et qualifiait de 'miracle' l'occasion qui lui était offerte d'exaucer ce vœu dès le lendemain, date du pèlerinage annuel à Notre Dame de Liesse, dont la chapelle se trouvait justement à 50 mètres de son hôtel. Interprétant cette coïncidence comme un signe divin, il poursuivait : « I feel that Berneval is to be my home. I really do. Notre Dame de Liesse will be sweet to me, if I go on my knees to her, and she will advise me. » Dans son giron maternel, il pensait pouvoir retrouver l'innocence du petit enfant : « Yesterday I attended Mass at ten o'clock and afterwards bathed », ajoutait-il. « So I went into the water without being a Pagan. The consequence was that I was *not* tempted by either Sirens, or Mermaidens, or any of the green-haired following of Glaucus. » [36] Poursuivant le lendemain la rédaction de cette même lettre, il y présentait Berneval comme un jardin d'Eden, un cercle des fées magique, capable de le protéger du mal ... et de lui-même, antithèse de la grande ville et de ses fatales tentations :

I adore this place. [...] It is simple and healthy. If I live in Paris I may be doomed to things I don't desire. I am afraid of big towns. Here I get up at 7.30. I am happy all day. I go to bed at ten o'clock. I am frightened of Paris. I want to live here. [...] I must build a house. [...] It would give me a home, quiet, retired, healthy, and near England. If I lived in Egypt I know what my life would be. If I lived in the South of Italy I know I should be idle, and worse. I want to live here. [37]

Quoique les répétitions rituelles de cette litanie ne soient pas sans évoquer la méthode Coué, que la démonstration ne soit pas exempte d'une certaine dose de chantage visant à faire dénouer les cordons de la bourse de sa tutelle, seule capable de financer ses investissements immobiliers, et que certaines images outrées soient marquées du sceau de l'auto-dérision, l'aspiration à une catharsis que la nature seule pouvait lui apporter semble bien sincère : à un autre ami intime, le poète Ernest Dowson, il confiait : « I have a wild desire for the sea. I feel that water purifies, and that in nature there is, for me at any rate, healing power. » [38] Dans une lettre à Robert Ross rédigée ce même jour, il s'assimilait à celui qui, dans son 'Cantique des Créatures', louait Dieu pour « soeur Eau, qui est très utile et très humble, précieuse et chaste » : « If the life of St Francis awaits me I shall not be angry. Worse things might happen. » [39] Son - relatif - dénuement matériel et son retour contraint à une vie solitaire, au contact des éléments, prenaient sous sa plume une valeur rédemptrice, comme dans cette 'révision de vie' adressée quatre jours plus tard à Will Rothenstein :

« I was all wrong, my dear boy, in my life. I was not getting the best out of me. *Now* I think that with good health [...] and a quiet mode of living, with isolation for thought, and freedom from the endless hunger for pleasures that wreck the body and imprison the soul - [...] I may do things yet that you all may like. Of course I have lost much, but still, [...] when I reckon up all that is *left* to me, the sun and sea of this beautiful world ; its dawns dim with gold and its nights hung with silver ; many books, and all flowers ; and a brain and a body to which health and power are not denied - really I am *rich* when I count up what I still have : and as for money, my money did me horrible harm. It wrecked me. I hope just to have enough to enable me to live simply and write well. » [40]

Wilde avait loué au début du mois de juin une villa avec vue sur mer, arguant de son incapacité à écrire dans sa chambre d'hôtel, tandis que « if [he could] get a nice little chalet [...] in a garden of [his] own, and be in [his] own home, [...] lord of [his] own maimed life, [he] would be able to do beautiful work. » [41] Pour célébrer le jubilé de la reine, il y organisa une bacchanale innocente, gavant de fraises à la crème, de chocolat, de gâteaux et de sirop de grenadine les enfants du village, s'émerveillant naïvement de les entendre crier indifféremment « Vive la Reine d'Angleterre ! » ou « Vive le Président de la République et Monsieur Melmoth ! » [42] Ce jour mirifique devait se révéler tout à la fois l'apogée et le feu ultime de sa rédemption illusoire : c'est à Lord Alfred Douglas qu'il en fit ce récit émerveillé, et pourtant leur rencontre, deux mois plus tard, dans un hôtel de Dieppe, sonna le glas d'un fantasme de renaissance qui n'avait duré qu'un seul été. La grisaille de l'automne transformait en isolement sinistre et stérile une solitude qui lui avait laissé le loisir de terminer la 'Ballade de la Geôle de Reading' : faisant part à Carlos Blacker de son désir de gagner le sud de l'Italie, il se justifiait ainsi : « The climate kills me. I don't mind being alone when there is sunlight, and a *joie de vivre* all about me, but my last fortnight at Berneval has been black and dreadful, and quite suicidal. I have never been so unhappy. » [43] Condamné à traîner de la baie de Naples à Paris, en passant par la Suisse, le mal-être fatal qui l'avait rattrapé, et qu'il n'avait que trop bien pressenti lui-même, 'Melmoth the wanderer' ne devait plus jamais goûter, au cours des trois ans de déchéance physique et morale qui lui restaient à vivre, ce bonheur enfantin qui avait illuminé ses premiers mois de liberté. Au même

Carlos Blacker, il écrivit, en mars 1898, au retour d'une escapade italienne qui lui laissait un goût de cendres : « Life, that I have loved so much - too much - has torn me like a tiger, so when you come, [...] you will see the ruin and wreck of what once was wonderful and brilliant [...]. I don't think I shall ever write again : *la joie de vivre* is gone, and that, with will-power, is the basis of art. » [44]

Au-delà de la diversité de ces expériences de désillusion, de leurs conclusions dérisoire, amère ou dramatique, c'est un profond déterminisme qui me semble les réunir, et faire de ces trois épisodes si différents des illustrations fascinantes de la *Weltanschauung* protestante victorienne : pas plus que dans une tragédie grecque, leurs héros ne sauraient échapper à leur destin : la fortune ne doit s'acquérir que par la fructification laborieuse et obstinée des talents placés en chacun dès l'origine, et nul raccourci aventureux ne saurait affranchir l'artiste de l'obligation de mettre son savoir-faire au service de ses contemporains pour le laisser s'égarer sur le chemin de l'expression individuelle égoïste et stérile ; tout plaisir à son prix, et celui d'une jeunesse bohème et oisive, c'est une honteuse réputation de dilettante, qui poursuivra le coupable toute sa vie, lui rendant aussi insupportable la lecture du récit romancé de ses frasques passées que celle d'une critique mettant en cause la valeur marchande d'une de ses oeuvres ; la déviance sexuelle est, comme d'aucuns l'affirment encore aujourd'hui, une malédiction à laquelle on ne saurait échapper, et, même si l'azur d'un ciel normand et les bras ouverts d'une madone papiste peuvent mettre au coeur d'un irlandais fantasque des espoirs fous de rédemption et d'innocence retrouvée, la prédestination est là, prête à reprendre ses droits aux premières pluies de septembre.

NOTES

WOOLNER :

[1] Amy Woolner, *Thomas Woolner, Sculptor and Poet*, London, Chapman & Hall, 1917, p. 12.

[2] *Ibid.*, p. 13.

[3] *Ibid.*, p. 74.

[4] *Ibid.*, p. 17.

[5] Letter dated October 28th, *ibid.*, p. 18.

[6] Friday, November 5th, *ibid.*, p. 20.

[7] Friday, November 12th & Saturday November 13th, *ibid.*, p. 21.

[8] Thursday, November 18th, *ibid.*, p. 22.

[9] Sunday, November 21st & Monday November 22nd, *ibid.*, p. 23.

[10] Monday, November 29th, *ibid.*, p. 24.

[11] Wednesday, November 24th, *ibid.*, p. 23.

[12] Tuesday, November 30th, *ibid.*, p. 24.

[13] Cf. Thursday, December 9th : « Gold digging is the hardest work done in the world ; all classes of men have tried it, and all join in this opinion. Everyone works for the golden key wherewith to unlock the prison gates that shut them from freedom, light and human growth, and strives his utmost : many work for these harder than they would to save life itself, if life would want these. » & Friday, December 10th : « Murder is growing frequent in this district ; one poor murdered man was buried here this morning. I heard of two others to-day. » [*Ibid.*, p. 25]

[14] Saturday, December 11th, *ibid.*, p. 25.

[15] Wednesday, December 15th, *ibid.*, p. 26.

[16] Sunday, January 9th 1853, *ibid.*, p. 35.

[17] Sunday, January 16th, *ibid.*, p. 36.

[18] Friday, January 21st, *ibid.*, p. 37.

[19] Monday, February 14th, *ibid.*, p. 38.

[20] Sunday, March 20th, *ibid.*, p. 40.

[21] Monday, May 16th, *ibid.*, p. 43.

[22] Friday, May 26th 1854, *ibid.*, p. 44.

[23] July 10th 1853, *ibid.*, pp. 60 & 61.

[24] July 15th 1853, *ibid.*, p. 62.

WHISTLER :

[25] Publiées en 1849, les *Scènes de la Vie de Bohème*, qui inspirèrent en 1896 à Puccini son célèbre opéra, avaient fait l'objet d'une traduction anglaise dès 1851.

[26] *The Athenaeum*, n°1461, Oct. 27th 1855, 'Exposition Universelle des Beaux Arts', p. 1245.

[27] *Ten o'clock*, cité par Pascal Forthuny dans ses 'Notes sur James Whistler', *Gazette des Beaux-Arts*, vol. 30, 1903, pp. 380-90 [p. 384].

[28] Parmi les meilleurs souvenirs parisiens de Thomas Armstrong et ses amis figuraient certaines soirées où ils « treated [them]selves to British food and drink at a little place in the Rue Royale [...] where the roast-beef and mutton, the boiled potatoes, and the beer and gin, were excellent and cheap. » [Thomas Armstrong, *A Memoir*, London, Martin Secker, 1912, p. 140] Lorsque Whistler les surprenait en fin d'après-midi, soulevant des poids, pratiquant la boxe ou l'escrime, « [he] would laugh at [them] and say : 'Why the devil can't you fellows get your concierge to do that sort of thing for you ?' » [*Ibid.*, p. 93]

[29] William Makepeace Thackeray, *The Paris Sketch Book of Mr M. A. Titmarsh*, [1840], London, Smith, Elder & Co., 1885, p. 16 : « If you are a poor student come to study the humanities, or the pleasant art of amputation, cross the water forthwith, and proceed to the 'Hôtel Corneille', near the Odéon, or others of its species ; there are many where you can live royally (until you economise by going into lodgings) on four francs a day ; and where if by any strange chance you are desirous for a while to get rid of your countrymen, you will find that they hardly ever penetrate. »

[30] 'The Quartier Latin', *Galaxy*, vol. I, 1866, p. 610.

[31] *Bogue's Guides for Travellers, Paris and Its Environs*, London, David Bogue, 1885, p. 38, cité par Gordon Fleming, *The Young Whistler, 1834-66*, London, Allen & Unwin, 1978, p. 127.

[32] Le texte original de la demi-douzaine de paragraphes consacrés à Joe Sibley figure en annexe de l'édition de *Trilby* de George Du Maurier établie par Daniel Pick, London, Penguin Classics, 1994, pp. 286-9.

[33] Cité par Elizabeth R. & J. Pennel, *The Life of James McNeill Whistler*, London, Heinemann, 1909, 2 vol., vol. I, p. 52.

WILDE :

[34] Cf. letter to Louis Wilkinson, 04/01/1900, in : *The Letters of Oscar Wilde*, ed. by Rupert Hart Davis, London, Rupert Hart Davis, 1962, p. 813 : « To prevent postmen having fits I sometimes have my letters inscribed with the name of a curious novel by my grand-uncle, Maturin : a novel that was part of the romantic revival of the early century, and though imperfect, a pioneer : it is still read in France and Germany : Bentley republished it some years ago. I laugh at it, but it thrilled Europe, and is played as a play in modern Spain. »

[35] Letter to Mrs Bernard Beere, c. 22/05/1897, *ibid.*, p. 567.

[36] Letter to Robert Ross, 31/05/1897, *ibid.*, pp. 582-3.

[37] 01/06/1897, *ibid.*, p. 585.

[38] Letter to Ernest Dowson, 05/06/1897, *ibid.*, p. 597. Dans une lettre à Conal O'Riordan citée par Rupert Croft-Cooke dans *The Unrecorded Life of Oscar Wilde*, London, W. H. Allen, 1972, p. 241, Dowson se déclarait impressionné de l'appétit de vie simple et saine de Wilde : « The other day I met Oscar and dined with him at his seaside retreat ; I had some difficulty in suppressing my own sourness and attuning myself to his enormous joy in life just at this moment [...]. He was in a wonderful form, but has changed a good deal - he seems of much broader sympathies, much more human and simple. And his delight in the country, in walking, in the simplicities of life is enchanting. »

[39] Letter to Robert Ross, 05/06/1897, *ibid.*, p. 599.

[40] Letter to Will Rothenstein, 09/06/1897, *ibid.*, p. 605.

[41] Letter to Dalhousie Young, ?05/06/1897, *ibid.*, p. 596.

[42] Letter to Lord Alfred Douglas, 23/06/1897, *ibid.*, p. 617.

[43] Letter to Carlos Blacker, 13/09/1897, *ibid.*, p. 639.

[44] Letter to Carlos Blacker, 09/03/1898, *ibid.*, p. 715.